

Le bulletin de l'AAE ESIT



AAE-ESIT Bulletin n°78, troisième trimestre 2016

Le mot du Président

Chères adhérente, Cher adhérent,

J'ai le plaisir de vous présenter le 3^e bulletin de cette année 2016. Je tiens, au nom de tout le Conseil, à remercier la commission chargée de la rédaction du bulletin pour cet excellent travail : merci Virginie, Lucile et Sarah !

Par la même occasion, je remercie tous les contributeurs qui répondent aux appels à témoignages ou qui acceptent d'être interviewé(e)s sur leur métier ou leur pratique de la traduction et des langues... Pour notre plus grand bonheur de lecture et de découverte.

Avec ce 3^e bulletin de l'année, notre Assemblée Générale approche à grands pas. En effet, l'**A. G. de notre association aura lieu dans moins d'un mois, le 19 novembre** (À vos agendas ! **Save the date** !). C'est le moment tant attendu par tout le Conseil pour vous présenter son bilan sur l'activité de l'année écoulée. C'est aussi celui où le Conseil se renouvelle par moitié et, comme chaque année, nous accueillons à bras ouverts toute candidature pour l'intégration du conseil d'administration. L'appel à candidatures suivra.

Par ailleurs, le 29 septembre a eu lieu à l'ESIT la cérémonie de remise des diplômes aux nouveaux lauréats que nous félicitons chaleureusement et que nous invitons à adhérer à notre association. Outre les différentes commissions de l'AAESIT, la commission parrainage vous sera certainement d'une grande aide pour démarrer votre activité en freelance, en profitant des conseils et de l'expérience d'un autre adhérent. La très sympathique Rita, responsable de la commission parrainage, répondra à vos questions et s'efforcera de vous trouver un parrain ou une marraine traducteur ou interprète.

Nous essayerons dans les mois à venir d'organiser des rencontres thématiques où différentes questions qui vous taraudent seront abordées : comment s'occuper de sa comptabilité, trouver premiers clients ou élargir sa clientèle etc.... Mais d'ici là, nous espérons vous voir nombreux aux différents apéros que nous organisons assez régulièrement à Paris ou ailleurs.

Le Président,
Aboubekeur Zineddine.

Sommaire

Agenda	2
Des nouvelles de l'ESIT	2
Vie de l'Association	3
Rubrique littéraire	3
Le coût du monolinguisme	5
Traduire Astérix	8
Talking in Tongues : langues et religions	11
Mundolingua : une visite s'impose !	11
Found in translation: quand les mots voyagent mal...	14
Les Anciens au quotidien... " Spécial langue des signes "	15
Il suffira d'un signe	15
Les mots qu'on ne me dit pas	16
La langue des signes pour bébés	17

Des nouvelles de l'ESIT

L'ESIT a recruté un nouveau Professeur des Universités. **Isabelle Colombat** assume désormais la fonction de directrice de la section Traductologie et enseigne la traduction anglais-français dans notre École. Traductrice et linguiste, Isabelle Colombat a travaillé pendant de longues années à l'Université de Laval, au Canada.

RAPPEL : L'ESIT organise un colloque international qui se tiendra à Paris les 1^{er} et 2 décembre 2016, autour du thème « **Traduire, écrire, réécrire dans un monde en mutation** ». Vous trouverez tous les renseignements utiles et l'appel à communications sur le site de l'ESIT. Voici le lien : <http://www.univ-paris3.fr/colloque-international-a-l-esit>

Agenda



RAPPEL : L'Assemblée Générale de notre association aura lieu le **19 novembre 2016**. Elle sera suivie d'un cocktail. Les appels à candidature et les informations pratiques relatives à cet événement seront communiquées aux adhérents dans les semaines qui viennent.

Le Musée des Langues Mundolingua organise le **jeudi 15 décembre à 19 heures 30** une rencontre avec **Nicole Jamieson, interprète de conférence**, qui apportera son témoignage sur les réalités et les coulisses de son métier. Pour réserver par mail : contact@mundolingua.org et par téléphone : 01 56 81 65 79.

L'entrée est payante pour couvrir la rémunération de l'intervenante et les rafraîchissements proposés sur place.



Ci-dessus, la **Tour de Babel** de l'artiste franco-allemand **Jakob Gautel**. Haute de plus de quatre mètres, réalisée uniquement avec des livres, elle a fait l'objet d'une exposition itinérante entre 2006 et 2012. Elle a voyagé de l'École Normale d'architecture de Versailles (2006) au Palais des Beaux-Arts de Lille (2012), en passant par le Zentrum für Kunst und Medientechnologie de Karlsruhe (2007), le siège social de la chaîne ARTE à Strasbourg (2008) et la Maison de l'Architecture de Poitiers (2009) ... sans cesser de s'enrichir de nouveaux livres.

Vie de l'Association

L'apéro du 17 juin 2016 a réuni une douzaine de personnes autour d'un noyau dur de bénévoles de notre association. Les présents à cette rencontre conviviales étaient:

Cléa Blanchard (T 2007)
Nadezda Okladnova (T 2011)
Benjamin Rouxel (T 2013)
Victor Thibout (T 2016)
Hugo Lopez Viguier (T 2016)
Insa Hinrichs (T 2008)
William Setters (T 2011)
Carmen Lemoigne (IC 2016)
Katy Cassel (T 2016)
Marie Veyratdl (IC 2016)
Chloé Chatron-Michaud (T 2016)
Jaufré Vessiller-Fondreide (T 2016)

Le prochain apéro parisien est prévu pour le 13 octobre, à partir de 19h30 au Lou Pascalou, 14 rue des Panoyaux, à quelques pas du métro Ménilmontant.

RUBRIQUE LITTÉRAIRE

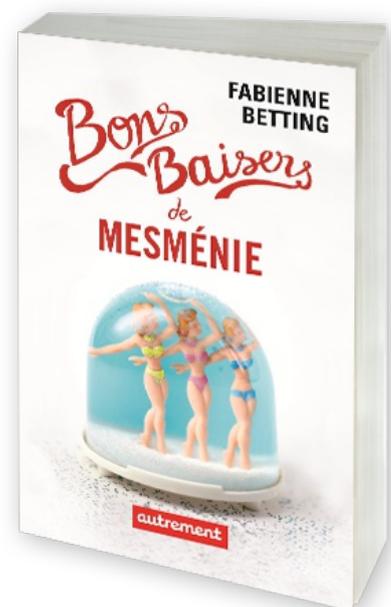
Ah ! Vous ne connaissez pas la Mesménie ? C'est « une pustule marécageuse dans la mer du Nord ». Et le mesmène, la langue qu'on y parle, non plus alors ? Eh bien, ce n'est pas le cas de Thomas Lagrange qui « en dehors de [ses] lacunes évidentes en mesmène, en dehors du sujet qui ne [l'] inspire pas du tout et de la question du délai qui [lui] est impartit » se lance dans la traduction de « La vie rurale en Mesménie ».

Nécessité fait parfois loi !

À l'opposé d'un traducteur professionnellement rigoureux, il complète, invente, digresse, voire censure certains passages pour rendre les choses plus cohérentes, moins indigestes, moins licencieuses, plus pédagogiques. Mais dès la remise de la traduction, les ennuis ne tardent pas et il prend conscience du guêpier dans lequel il s'est naïvement fourré.

Tout finira heureusement pour le mieux. *Bons baisers de Mesménie* permet de passer un moment de franche gaieté qui atteste toutefois de la bonne connaissance de notre métier. En cette période d'après-vacances un peu de légèreté ne saurait nuire.

Sylvie ESCAT – T 1974



Bons baisers de Mesménie
Fabienne Betting
Editions Autrement – 2016



Sylvie Escat nous livre également la primeur de ses impressions sur Americanah (illustration ci-contre). Son compte-rendu de lecture se trouve à la page suivante...

RUBRIQUE LITTÉRAIRE (*suite*)

Il est parfois frustrant de ne trouver dans un livre une traductrice virtuelle que le temps que soit évoquée sa profession. C'est le cas dans le roman qui fait l'objet de cette rubrique !

À la page 85 on peut en effet lire : « Obinze ne t'a pas dit que je faisais des traductions ? Du français. Je suis professeur de littérature [...] et traduire est une sorte de passe-temps pour moi. »

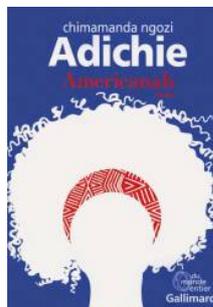
Mais, en contrepartie, on peut trouver heureux le prétexte pour parler de ce livre, *Americanah*, et en conseiller la lecture. Je fais, d'ailleurs, tout à fait mienne la critique du *New York Magazine* : « Avec *Americanah*, Adichie est à la négritude ce que Philip Roth est à la judéité : l'avocate la plus ardente, la critique la plus féroce. » À vous de juger !

Americanah

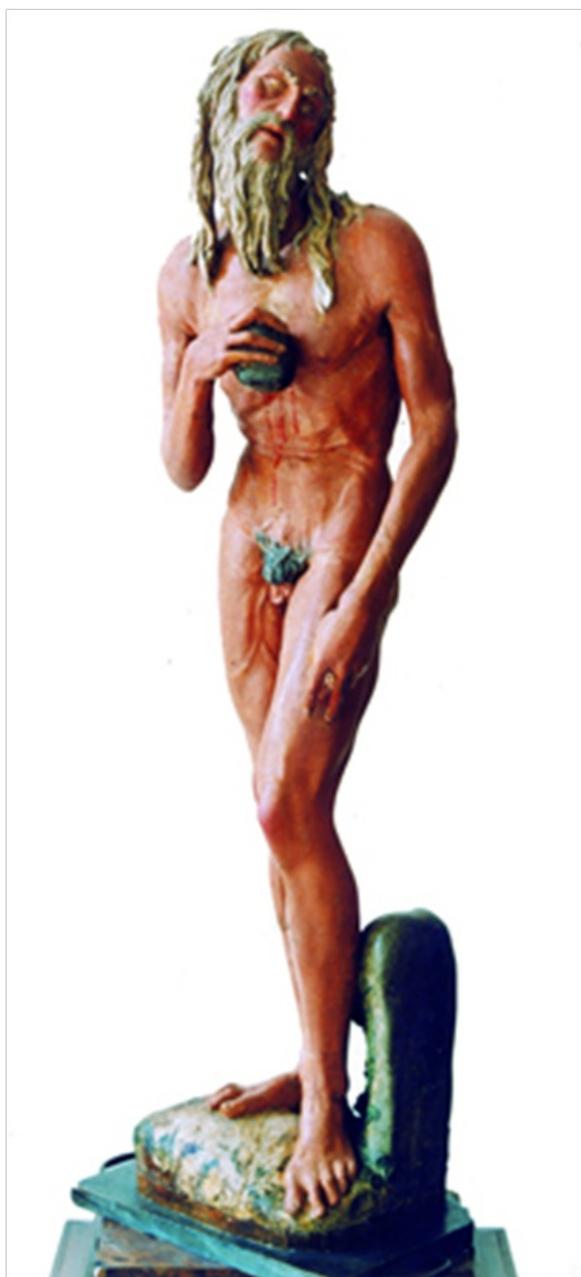
Chimamanda Ngozi Adichie

Traduction de l'anglais (Nigéria) : Anne Damour

Ed. Gallimard – 2014



Sylvie ESCAT – T 1974



Saint-Jérôme

Ci-contre

Donatello (vers 1454-1455), Saint Jérôme, bois polychrome,

141 x 35 x 26 cm, Faenza, Pinacoteca Comunale.

Ceuvre présentée à l'exposition Il Tesoro d'Italia durant Milan Expo 2015.

L'homme nu sur l'avvers de la pièce italienne de un euro, l'Homme de Vitruve, est solidement campé sur ses jambes. Le regard droit, frontal, est déterminé. Léonard de Vinci détaille avec exactitude les proportions de son corps, mesure du monde. Parfait, les comptes tombent juste.

Saint Jérôme nu - cette représentation est rare -, la tête inclinée à gauche, n'est pas placé au centre de l'univers. En proie aux tourments, il se meurtrit. Ses veines affleurent. « L'effet expressionniste entend exalter l'idéal mystique de la vie d'ascète », dit la notice du musée. « Derrière cette fascination du corps nu, vingt siècles de peinture, dit le peintre Jean Rustin, vingt siècles de Christs morts, de martyrs torturés, de révolutions sanglantes, de massacres, de rêves brisés ; c'est bien dans le corps, dans la chair que finalement s'écrit l'histoire des hommes et peut-être même l'histoire de l'art ».

Si la nudité rappelle la condition mortelle et imparfaite de l'homme, pour autant, faut-il s'accommoder de tant de souffrance ?

Béatrice Propetto Marzi (T1982)

LE COÛT DU MONOLINGUISME

Quand la pluralité des langues recule dans les organisations internationales

Extraits d'un article paru dans *Le Monde diplomatique* - mai 2015

Idee reçue : généraliser l'usage de l'anglais dans les organisations internationales permettrait de réaliser de conséquentes économies. L'étude des chiffres relativise cette assertion, qui repose sur une vision partielle et partiale. L'imposition d'une langue unique génère des injustices et des erreurs, alors que la diversité linguistique favorise l'exercice des droits et la vitalité démocratique.

Au sein des organisations internationales, la politique linguistique fait l'objet de débats intenses. Bien que les règles statutaires définissent des langues officielles et des langues de travail (six aux Nations Unies (1), vingt-quatre dans l'Union européenne (2)), un monolinguisme de fait s'impose peu à peu. On évoque, presque sans complexes, une nouvelle langue de communication : l'*English lingua franca* (3) (ELF). Longtemps présentée comme le résultat regrettable mais inévitable de contraintes budgétaires, cette évolution semble aujourd'hui assumée. Les cultures professionnelles des organisations internationales intègrent désormais la domination de l'anglais, et ses défenseurs affirment même qu'il s'est internationalisé : affranchi des pratiques et représentations des locuteurs natifs, il ne constituerait plus une menace pour la diversité linguistique ou l'équité.

(...) Ceux qui défendent l'ELF insistent sur le fait que son usage serait le meilleur moyen d'empêcher une insoutenable explosion des coûts. Pourtant, cet argument ne résiste pas à l'analyse. L'Union, bien qu'ayant le régime formel le plus exigeant en termes de langues de travail, dépense approximativement 1,1 milliard d'euros par an pour les services linguistiques, ce qui correspond à moins de 1 % du budget, 0,0087 % du produit intérieur brut (PIB), 2,20 euros par résident ou 2,70 euros par citoyen âgé de plus de 15 ans. Même s'il existe des risques d'évolution à la hausse, une dépense de moins de 0,01 % du PIB ne saurait être considérée comme économiquement insurmontable.

En outre, les réductions de coûts évoquées pour justifier l'ELF reposent généralement sur les rapports budgétaires des organisations concernées. Celles-ci se réfèrent exclusivement aux coûts primaires directs (traductions, interprétariat) et indirects (frais généraux associés aux services linguistiques) imputés aux institutions elles-mêmes. Sur ces seuls critères, on peut faussement « démontrer » que le monolinguisme est moins cher que le multilinguisme. En réalité, le coût réel d'un régime linguistique ne s'apprécie qu'en prenant en compte les charges secondaires et implicites, non seulement pour l'organisation elle-même, mais également pour l'ensemble des acteurs concernés. Réduire ou supprimer des traductions n'en élimine pas le besoin, par exemple. Celles-ci devront être effectuées ailleurs et représenteront donc une charge pour quelqu'un d'autre. Ce qui est présenté par les partisans de l'ELF comme une réduction des coûts n'est en fait qu'un transfert de coûts.

Le lancement en 2014 du nouveau programme « Erasmus+ » pour l'éducation, la formation, la jeunesse et le sport fournit une démonstration des effets pervers d'un tel transfert. En contradiction avec les règles linguistiques de l'Union européenne, le guide du programme avait été initialement publié uniquement en anglais, pour n'être traduit qu'après la date limite de dépôt des dossiers pour le premier cycle de candidatures ; la situation était donc à peu près similaire à ce qu'elle serait si l'ELF était officiellement reconnue. Le document a été traduit, en fonction des moyens de chacun, à divers niveaux de détails, dans plusieurs langues (mais pas toutes) et par des acteurs différents (ministères, universités, associations, sociétés privées...). L'accès au contenu était partiel et changeait d'une langue à l'autre ; les traductions offertes se sont révélées parfois contradictoires. Le grand nombre de doublons rendait difficile l'identification de la meilleure information. Ainsi, confusion et multiplication des coûts suivaient la carence de traduction initiale. Les anglophones, eux, purent profiter de la situation puisqu'ils accédèrent facilement aux outils permettant de demander des fonds et aux possibilités offertes par le programme.

(1) Mandarin, russe, anglais, français, arabe et espagnol.

(2) Toute langue officielle d'un de ses États membres est langue officielle de l'Union européenne.

(3) Une *lingua franca* est un sabir ou une langue commune utilisée par des locuteurs de langues maternelles différentes.

L'erreur du président de l'Eurogroupe

Si on élargit l'analyse comparative entre monolinguisme et multilinguisme à la communication dans les deux sens (s'exprimer et comprendre l'autre), la différence des coûts explose. Là encore, c'est l'Union européenne qui en offre l'exemple le plus flagrant. Actuellement, les textes sont officiellement traduits en vingt-quatre langues, et chaque citoyen peut choisir celle dans laquelle il s'adressera aux institutions. Cela rend la communication directe possible pour tous. Cela permet également à chaque Européen de participer, s'il le désire, aux débats comportant des enjeux financiers ou politiques majeurs. Cette politique multilinguiste est donc garante du processus démocratique lui-même. Les dernières études indiquent que, si l'anglais était la seule langue de l'Union, le coût de l'acquisition des compétences linguistiques nécessaires pour que chaque pays puisse intervenir et participer de façon équitable aux activités communes serait d'environ 48 euros par citoyen européen et par an. En dehors du fait que le processus d'apprentissage prendrait un temps considérable et que rien ne prouve qu'il soit sociologiquement réalisable, on est bien loin des 2,70 euros de l'actuel multilinguisme européen, si imparfait soit-il (4).

Une anecdote résume aussi bien le coût financier des erreurs et des approximations dans l'usage de l'anglais que celui, plus politique, des difficultés de compréhension, d'expression et de négociation liées à l'emploi d'une langue « imposée ». En mars 2013, interrogé par le quotidien britannique *Financial Times*, le président de l'Eurogroupe, le Néerlandais Jeroen Dijsselbloem, déclara que le plan de sauvetage européen de Chypre pouvait être considéré comme un modèle reproductible, provoquant une chute de l'euro et des valeurs bancaires. Cette déclaration, contraire à la position de l'Eurogroupe, reposait sur une erreur. M. Dijsselbloem, qui ne connaissait pas le sens du mot anglais *template* (« modèle » en langage informatique), n'a pas osé le dire : il a donc mal compris la question et répondu de travers.

Si les avantages économiques globaux du monolinguisme sont contredits par les chiffres, son intérêt pour les Britanniques ou les Irlandais est, lui, incontestable.

Le locuteur natif jouit d'une position privilégiée dans des domaines comme la traduction, l'interprétation, l'édition, l'éducation ou la production d'outils éducatifs. Sa langue étant le référent, il peut développer avec excellence et à coût moindre des activités dans les domaines couverts par l'organisation concernée. Cet avantage stratégique lui procure de facto des économies substantielles qui pourront être investies ailleurs, générant ainsi des effets d'entraînement considérables. Jamais compensé, ce phénomène brise l'équilibre entre nations et l'égalité entre citoyens européens qui sont au cœur des politiques multilatérales. En 2001, le British Council évaluait la valeur des produits liés à la langue anglaise à 13 milliards d'euros (5). En 2005, un rapport (6) commandé par le Haut Conseil de l'évaluation de l'école examina ce chiffre en détail. Prenant en compte la croissance du produit intérieur brut (PIB) nominal, les effets multiplicateurs et les rentes dégagées, les marchés privilégiés furent estimés à 8,4 milliards d'euros, l'économie d'effort pour la traduction et l'interprétation à 2,2 milliards et l'économie dans l'enseignement des langues étrangères à 6,4 milliards. En 2014, cet effet de transfert en faveur du Royaume-Uni dû à la position dominante de l'anglais fut réévalué à 21 milliards d'euros.



(4) François Grin, « Valeur du français, valeur du multilinguisme : exploration des convergences pour une politique francophone du multilinguisme », dans Jean-François Simard et Abdoul Echraf Ouedraogo (sous la dir. de), Une francophonie en quête de sens. Retour sur le premier Forum mondial de la langue française, Presses de l'université Laval, Québec, 2014.

(5) British Council, « Annual report 2001- 2002 ».

(6) François Grin, « L'enseignement des langues étrangères comme politique publique » (PDF), rapport remis au Haut Conseil de l'évaluation de l'école, Paris, septembre 2005.

(...) Les préoccupations budgétaires phagocytent le débat sur les régimes linguistiques. Pourtant, les enjeux sont avant tout politiques. En 1998, M. Boutros Boutros-Ghali, ancien secrétaire général des Nations Unies et alors président de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF), en exprimait déjà la nature : « La première raison de notre position sur le plurilinguisme, c'est le respect de l'égalité entre les États. Nous savons tous que le fait d'obliger les fonctionnaires internationaux, diplomates ou ministres à s'exprimer dans une langue qui n'est pas la leur équivaut à les placer en situation d'infériorité. Cela les prive de la capacité de nuance et de raffinement, ce qui revient à faire des concessions à ceux dont c'est la langue maternelle. **Aussi nous savons tous que les concepts qui paraissent similaires sont souvent différents d'une civilisation à l'autre. Les mots expriment une culture, une façon de penser et une vision du monde. Pour toutes ces raisons, je crois que, comme la démocratie d'un État est fondée sur le pluralisme, la démocratie entre États doit être basée sur le plurilinguisme (7).** » (...)



Une certaine vision du monde

Mondialement, les signes de l'hégémonie culturelle et conceptuelle sont incontestables. On sait que le Fonds monétaire international (FMI) et la Banque mondiale ont, depuis les années 1980, construit une forme de développement fondée sur l'idéologie néolibérale et appliquée indifféremment en Amérique latine, en Asie du Sud-Est et aujourd'hui en Europe du Sud. (...) Comment dès lors s'étonner de la méfiance qu'éprouvent les citoyens envers les institutions multilatérales ? Emblématique d'une certaine vision du monde, le monolinguisme constitue un indicateur important des équilibres géopolitiques globaux. Le limiter traduirait la capacité des nations à agir ensemble harmonieusement dans le respect de leurs différences.

(7) Symposium sur le plurilinguisme dans les organisations internationales, Genève, 5-6 novembre 1998.

Dominique Hoppe, Président de l'Assemblée des fonctionnaires francophones des organisations internationales (Affoi).

Article transmis par B. Propetto Marzi (T1984)

Pour consulter le texte intégral de cet article : <https://www.monde-diplomatique.fr/2015/05/HOPPE/52953>

TRADUIRE ASTERIX : Pièges, chausse-trappes et faux-amis

Soirée libations – de l'esprit, à la SGDL ce 31 mai 2016 !

Et pour une fois, le barde Assurancetourix était de la fête, nul besoin de le museler. Pour autant, et pour notre bonheur à tous, aucune fausse note n'est venue entacher la soirée, rythmée par les intonations chantantes de la Britannique **Anthea Bell**, de l'Allemand **Klaus Jöken** et de la « Gauloise » **Annie Collognat** en latin dans son texte !

Revenons sur les chapitres de la discussion, et honneur aux dames, avec Anthéa Bell, qui répondait ainsi à la première question de la journaliste **Florence Bouchy** : *Comment en êtes-vous arrivés à traduire Astérix ?*

A.B. : Mon père a été le premier à créer des mots croisés, pour le *Times*. Mes frères et sœurs, pas plus que moi, n'avons jamais aimé en faire. Sans jamais pouvoir nous en défaire, non plus.

Le principe, quand on traduit de la BD à texte, c'est d'être fidèle à l'esprit, plutôt qu'à la lettre.

K.J. : Pour traduire les dialogues d'une BD, il ne faut pas traduire les mots : il faut se mettre à la place du personnage et dire ce qu'aurait dit un Allemand dans cette situation. En revanche, il y a une spécificité technique : la taille des bulles est sacrée, elle ne doit pas être modifiée. Alors qu'en allemand, les mots sont plus longs et occupent physiquement 30 à 40 % de place en plus...

A.C. : Je ne suis pas la première à traduire Astérix en latin. Un certain Karl Heinz, Comte de Rothenburg, qui avait pris comme nom de plume Rubricastellanus, ou le « château rouge » en mot à mot, avait déjà traduit plusieurs albums. Puis les éditions Albert René ont voulu confier cette tâche à une « Gauloise ». Notez que le latin est la première langue européenne, une langue de la mondialisation ! Alors j'ai choisi mon pseudonyme, Anna Coloniata Fuxeana (mot à mot : « originaire de la ville de Foix ») et je me suis attelée à la tâche.

Pour moi, l'enjeu n'était pas d'imaginer ce qu'aurait dit un Romain, mais plutôt de faire reposer le dialogue sur des références au théâtre comique en langue latine. J'ai aussi pensé à la nouvelle de Théophile Gautier, *Arria Marcella*, qui projette un personnage dans la Pompéi d'avant l'éruption volcanique, se faisant interpeler par un homme en latin. Après tout, Astérix et Obélix ont été envahis par les Romains, ils parlaient latin !

Q : Parlons de l'album que vous avez traduit tous les trois: « Le ciel lui tombe sur la tête ».

A.C. « *Caelum in caputejuscadit* » (littéralement, « Le ciel lui tombe sur la tête ») ;

A.B. « *Asterix and the fallingsky* » (ou « Astérix et le ciel qui tombe ») - En anglais, tous les albums commencent par le mot « Asterix » ;

K.J. « *Gallen in Gefahr* » (mot à mot « Gaulois en danger », choisi en allemand pour l'allitération) - la traduction littérale en allemand aurait été trop longue.

Q : Première difficulté : trouver les noms. Sauf pour Astérix et Obélix, gravés ... dans le menhir.

Et pour les autres noms, quelles ont été vos consignes, vos libertés, vos problèmes ?

« Assurancetourix », le barde : « *Cacophonix* » en anglais, « *Troubadix* » en allemand, « *Armavirumquecanix* » en latin.

A.C. La traduction latine requiert quelques lignes de commentaire : la recherche s'est orientée vers le poète le plus lyrique, un Homère latin, aède et troubadour, en référence à Virgile, auteur du célèbre « *Arma virumque cano* » (« je chante les armes et les hommes », premier vers de l'Énéide). Plus tard, dans la bouche du barde insupportable, c'est un clin d'œil à la chanson de Claude François évoquée par Uderzo « Si j'avais un marteau », « *Arma malleumque (et le marteau) cano* ». Dans la bulle suivante, c'est un maillet et non pas un marteau qui atterrit en pleine figure du barde.

K.J. : En allemand, j'ai eu simplement à traduire les mots de la chanson, puisque Claude François l'avait reprise de l'anglais, et qu'elle était également connue en allemand. Ainsi, ces paroles sont aussi évocatrices pour un public allemand que français.

Panoramix, le druide : « *Miraculix* » en allemand, « *Togetafix* » en anglais, « *Omnipotentix* » en latin.

Abraracourcix, le chef du village gaulois : « *Manumilitarix* » en latin, « *Majestix* » en allemand, « *Vitalstatistix* » en anglais.

Bonnemine, la femme du chef : « Bisrepetita » en latin, qui donne Pepita pour les intimes ; « Gutemine » en allemand, « Impedimenta » en anglais.

Les traducteurs cherchent les connotations qui correspondent au personnage, tout en imprimant leur perception. D'ici à penser qu'ils délivrent aussi un peu leur message...

Écoutons plutôt Anthéa Bell : « On accuse parfois Astérix d'être antiféministe. C'est faux : Falbala alias « Melodrama » est plus sage que son fiancé Tragicomix alias « Histrionix » !

Q : Les jeux de mots représentent-ils la plus grande difficulté ?

K.J. : Par définition, un jeu de mot est intraduisible. En revanche, on cherche à en placer le même nombre que dans l'original. Donc si dans une bulle on n'arrive pas à rendre le jeu de mots par un jeu de mots, on en place un autre un peu avant ou un peu après, pour maintenir le compte. De plus, il y a une particularité : tout ce qui est dessiné est immuable indépendamment de la langue. Donc, pas question de toucher aux ribambelles de symboles dessinés qui figurent des jurons ! Sauf la croix gammée, qui fait rire en France, mais produit l'effet inverse pour des Allemands : elle a donc été légèrement retouchée.

La réplique culte « Il ne faut jamais parler sèchement à un Numide », est rendue en allemand par une expression idiomatique en référence à la couleur blanche, qui crée l'effet comique rapportée à la couleur noire de la peau « Man darf keinem Schwarzen etwas weiss machen wollen » (il ne faut jamais chercher à blanchir un noir). Pour le traducteur, c'est excitant de rechercher des équivalents : un vrai défi.

A.C. : En latin, l'un des défis est de traduire les termes modernes. Or, la langue latine, bien qu'étant une langue ancienne (le terme « langue morte », par chance, n'est plus usité), est encore parlée au Vatican. Il existe même un lexique, le Lexicon Vaticanis recentis latinitatis, le dictionnaire du « latin récent », publié par le Vatican. Le mot « ordinateur » y est traduit par « computatorium » (appareil qui sert à calculer, du latin « computare », voir « computer » en anglais). Du coup, le « www » (World Wide Web, la toile internationale), devient « ttt », « tela (toile) totius (toute) terrae (la terre) ».

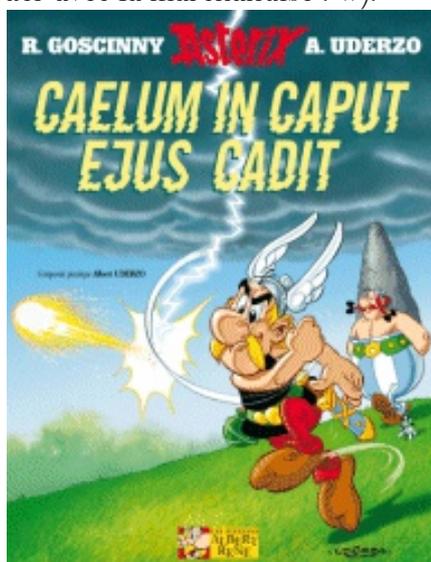
Q : Pourquoi traduire Astérix en latin ?

A.C. : C'est d'abord un clin d'œil : rendre à César ce qui est à César, et à Astérix... ce qui devait être sa langue.

Ensuite, il existe un phénomène : certains collectionneurs achètent les albums d'Astérix dans toutes les langues – il fallait bien leur permettre d'assouvir leur passion.

Par exemple, Astérix a été traduit dans un certain nombre de dialectes : 400 000 exemplaires ont été vendus en langue picarde. Il n'y avait pas de raison qu'il ne se vende pas en latin, langue internationale, qui ouvre le marché de l'Europe !

Il y a aussi un argument pédagogique : redonner du tonus à une langue ancienne. Et s'amuser avec les références culturelles dont les auteurs aiment parsemer leur récit. Par exemple, je me suis amusée à détourner la fameuse citation du grand Cicéron « Quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra ? » (« Jusqu'à quand, Catilina, abuseras-tu de notre patience ? », début de la première Catilinaire) pour la mettre dans la bouche de la femme du poissonnier, irritée de voir son mari balancer ses poissons à la tête du forgeron : « Quousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra ? » (« Quand cesseras-tu de jouer avec la marchandise ? »).



K.J. : Une enquête place Astérix à la première place des personnages les plus connus en Europe. Il est entré dans le subconscient des gens. Il est traduit en cinq ou six dialectes allemands : le bavarois, le souabe, le berlinois, etc.

Q : Traduire Astérix, est-ce un défi ? Un plaisir ? Une affaire de transposition plus que de traduction ? Quelle relation entretenez-vous avec Astérix lorsque vous le traduisez ? De quelle manière entre-t-il dans votre existence ?

K.J. : Il prend beaucoup de place dans ma vie. Je pense à lui la nuit. Je vis près de Moulins : il y a quelques années, des fouilles archéologiques ont été entreprises dans ma région. J'ai voulu y participer, pour ressentir de plus près cette civilisation. De ce fait, j'ai commencé à m'intéresser sérieusement à cette discipline. Quand on me présente, je suis « le traducteur d'Astérix », avant d'être désigné par mon nom. C'est devenu mon identité, d'une certaine façon.

A.B. : Les Américains n'aiment pas Astérix, car ils ne connaissent pas assez d'histoire. Il est très européen.

A.C. : Le pirate « Triple Pattes », dans ses jurons, parle par citations latines – René Goscinny les tirait des pages roses de son Larousse illustré, d'ailleurs conservé, et qu'Annie Collognat a eu le plaisir de voir, avec ses pages feuilletées une vie durant. À la fin de l'album, elle a ajouté un lexique détaillant les références de chaque citation : un vrai travail pédagogique.

Q : Un dernier petit jeu de mots pour la route

Le pirate « Triple pattes », sur ce qui reste de son bateau, une fois de plus coulé par Obélix, laisse échapper : « Je suis médusé », en référence au « Radeau de la Méduse » du peintre Géricault. Anthéa Bell lui a attribué un « I am framed », qui nous scotche.

Chapeau bas, madame la traductrice ! Mais ce n'est pas tout. Elle nous offre ce souvenir de Goscinny, qu'elle a rencontré – il maîtrisait l'anglais et était sensible aux langues étrangères, pour avoir vécu de longues années en Argentine : « S'il avait quelque chose à ajouter à mon manuscrit, c'était de l'or pur ».

Q : En conclusion, qu'est-ce que traduire ? Comment traduire ?

A.B. : Il y a des solutions à presque tout, mais je ne serai jamais satisfaite...

Question du public : et les onomatopées ?

A.C. : Chaque langue a les siennes. On a retrouvé gravé sur un mur romain le dessin d'un chien, surmonté de l'inscription « va, va ». Ce qui corrobore sans doute la thèse de la prononciation « ouah, ouah » comme en français.

Les derniers mots reviennent à Anthéa, concluant sur le bonheur d'être tous Européens, et sur le désastre que serait un résultat des urnes, en Grande-Bretagne, qui penche vers un autre bord...

Par Toutatis, par Bélénos, et par Thor ! Elle a raison !



Lucile Gubler (T 1985)

Pour ceux d'entre vous qui s'intéressent aux traductions d'*Astérix*, un article à lire dans le n°232 de la revue *Traduire* : " Le tour de Pologne d'Astérix? " de Katarzyna Sadowska-Dobrowolska (pp. 67-85)

TALKING IN TONGUES : LANGUES ET RELIGIONS

Should religious language keep up with the times or stick closely to the original?

September 10th 2016 | *The Economist*

A RECENT Johnson column looked at the English past subjunctive. The present subjunctive gets much less attention. This appears after verbs like “insist” and “request”, and can be spotted when a first- or third-person singular verb, which normally has an “s” on the end (he brings), loses that “s”: for example, “We ask that each student bring a lunch.”

This subjunctive is becoming rarer. The above would be more idiomatic as “We ask each student to bring a lunch.” Most of the subjunctives that people actually know and use, in fact, are frozen phrases—many of them religious. “Peace be with you.” “The Lord be with you.” “God save the Queen.” “God bless America.” “God shed His grace on thee.” “Until death do us part.” (In the plain indicative, these would be “Peace is with you,” “God saves the Queen” and so on.) These forms cannot be repurposed in modern English: you can’t say to your neighbour “a good barbecue be with you,” or “your daughter win the race tomorrow.”

(...)
Even defensible translation choices are meaningful. Mr Ostler skips over some well-known examples to tell the story of the fourth-century Goths, for example. Their leader, Wulfila, chose a translation for “Lord”, *frauja*, that meant something like the head of a household. Other tribes chose a word more suitable for a military chieftain—as would the Goths, one might think, but it seems Wulfila wanted to wean his people off marauding.

Should churches regularly update their translations, keeping the religion fresh and relevant, or preserve tradition and authenticity? The debate is as old as the faiths themselves. A fourth-century commentator, arguing for translating Greek into Latin for Western Christians, said that “our heart is ignorant, if it speaks in a language it doesn’t know.” But Reuchlin, who corrected St Jerome, naturally thought he had got nearer to the spirit of the scriptures, and so to their author himself: “God wished his secrets to be known to mortal man through Hebrew.”

The practical answer is that young people and new converts should study in their own vernaculars. As they progress in the faith they can get closer to the original through study.

Pour prendre connaissance de l'intégralité de cet article transmis par Ariane Pinguet (T 1983), il suffit de suivre le lien : <http://www.economist.com/news/books-and-arts/21706482-should-religious-language-keep-up-times-or-stick-closely-original-talking>

MUSÉE MUNDOLINGUA : UNE VISITE S'IMPOSE !

Le début de la rue Férou où vivait Athos, mousquetaire d’Alexandre Dumas, a été rebaptisé rue Henry de Jouvenel, du nom du deuxième mari de Colette. Du côté droit en marchant vers le jardin du Luxembourg, le mur porte les vers du *Bateau ivre*, tracés de droite à gauche pour suivre dans le vent le sens des paroles proférées par Arthur Rimbaud depuis le café qu’il fréquentait place Saint Sulpice. Parallèle à cette voie riche de ces ombres littéraires, la rue Servandoni, où a pris racine le musée de Mark Oremland. Baptisé Mundolingua, il se signale par un arbre en bois dont les lettres multicolores se détachent en relief.

Un musée qui ne fait pas que refléter la personnalité de son initiateur : au jeu du portrait chinois, si Mark devait se définir en tant qu’institution, il serait tout entier Mundolingua, jusque dans les sonorités fluides du mot qu’il a fabriqué à son image. Enraciné dans l’histoire, amoureux bien vivant du foisonnement des langues. La linguistique est l’une de ses passions : avec l’aide d’une équipe, il l’a traduite en jeux pour dévoiler mille et un secrets des langues du monde.

Parce qu'il aime partager cette délectation, il prend le visiteur par la main, l'emmène au gré des installations bricolées où viennent se nicher différentes représentations des langues et de leurs astuces, jusque dans son antre au sous-sol en forme d'immense caveau.

Écrin esthétique, habité d'ustensiles, ce lieu unique donne une seconde vie à différents objets : rien ne se perd, rien ne se crée, tout se transforme. Sur ce principe de vie qui est celui de Mark, ont été créées les structures en bois - palettes réaffectées à un dessein culturel, tabourets qui se tirent au bout d'un long et beau ressort digne d'un Gaston Lagaffe jamais à court d'imagination pour engendrer vistemboirs et dispositifs ayant chacun leur utilité. Jusqu'au cadre sans tableau, accroché en haut d'un mur, pour figurer la grammaire, carcasse du langage.

L'objectif ? Poser, dans les six langues de l'ONU, les milliers de questions qui traversent l'esprit de qui s'intéresse à la diversité.

À l'entrée, six symboles culturels renvoient chacun à l'une de ces langues : la Sagrada Familia espagnole pour l'architecture, un plat à tajine arabe pour la cuisine, une balalaïka russe pour la musique, un bouddha chinois pour la religion, la sculpture du penseur de Rodin pour l'art, un haut de forme anglais pour le stylisme. Pourquoi cette mise en bouche ? Pour le plaisir d'en annoncer dans sa langue volubile un septième, celui des langues, objet du musée qui nous ouvre ses portes.

Sa langue maternelle ? L'origine de son nom, Oremland ? « Armes Land » (pays pauvre) en yiddish. Mark est né en Nouvelle-Zélande, de père polonais et de mère hongroise. Son père y avait été envoyé par ses parents avant la Deuxième Guerre Mondiale avec un groupe d'amis, il y est resté et s'est si bien intégré, qu'il n'a jamais parlé à son fils ni en yiddish, ni en polonais. Ce fils, à qui ses parents n'ont pas transmis leurs langues, en a nourri une fascination pour le multiculturalisme qu'il porte enfoui en lui.

Question : comment êtes-vous passé d'une vie parfaitement intégrée dans le pays d'adoption de vos parents, au retour sur le « vieux continent » ?

En Nouvelle-Zélande, j'ai passé une licence d'allemand et de français, et une licence de commerce international. J'ai également étudié le violon au conservatoire. À 21 ans, j'ai voulu voir des horizons plus larges. À la manière des Néo-Zélandais, grâce à de petits jobs j'ai passé quatre ans à découvrir le monde : Asie, Amérique latine, Afrique. Le jour de la chute du mur de Berlin en 1989, je collais des affiches pour un orchestre de Heidelberg que j'accompagnais. Je ne peux oublier la vision des habitants de Berlin Est, sortis dans leurs Trabant avec leur 50 Deutsch Mark de « Begrüßungsgeld », les yeux comme des soucoupes devant les étalages sans queue des magasins de l'Ouest, devant les bananes...

Je me suis fait guide touristique en Nouvelle-Zélande. Après un premier poste là-bas dans une agence de voyages, je suis parti en Suisse, où se parlaient les deux langues que j'avais apprises. J'y ai vécu deux années très heureuses : j'enseignais l'anglais, mais je n'ai vendu que cinq voyages en tout et pour tout. Au Salon du tourisme à Paris en 1994, j'ai constaté que la Nouvelle-Zélande n'était pas une destination beaucoup proposée, au contraire de l'Australie, très courue.

Alors j'ai loué un local de 20 mètres carrés dans la rue Servandoni, pour ouvrir une agence. En parallèle, je donnais des cours de conversation anglaise. Dans la même rue, nous avons ensuite ouvert, avec l'équipe de l'agence, un restaurant néo-zélandais, le « Kiwi corner » : le Chef canadien était une personnalité ! Bien sûr on servait de l'agneau, du kangourou, de la biche, du poisson exotique et des coquilles Saint Jacques. Mais la cuisine néo-zélandaise a ceci de spécifique qu'elle n'existe pas, alors la créativité l'emporte, on a moins de contraintes. On peut aussi bien préparer une pizza avec de l'ananas et du poulet. Un ancien client, habitant le quartier, m'a dit regretter le restaurant quand il a fermé, pour l'ambiance et les discussions ... et malgré la cuisine. En 1995 je me suis remis à la linguistique que j'avais un peu étudiée dans mon pays, j'ai obtenu un Master 2 à la faculté de Sciences du langage de la Sorbonne Paris IV.

Quand j'ai vendu l'agence en 2012, elle comptait une trentaine d'employés. Nous avons ouvert une succursale à Madrid et à Rome : ma façon de me mettre à l'italien, que j'avais toujours souhaité étudier. En m'installant à Paris, j'ai pris par facilité la nationalité hongroise, celle de ma mère : je suis un poisson, l'univers est mon eau et je fraye là où me guident mes sens.



Question : comment vous est venue l'idée du musée ?

Je suis fasciné par la réalisation de projets : c'est mon terrain de jeu. En Nouvelle-Zélande j'ai créé un Bed & Breakfast. Au moment de vendre mon agence, j'avais l'idée d'un avion, j'ai acheté un DC3, le premier gros porteur. Il a fallu le restaurer - une folie qui a failli tout faire capoter... Revenons au musée : j'ai toujours porté ce projet en moi, l'idée a mûri lentement. Elle s'est concrétisée à la vente de l'agence. J'ai écrit à **Noam Chomsky** aux États-Unis pour lui demander conseil. Il a répondu qu'à sa connaissance, un tel musée n'existait pas, et que Paris serait un bon endroit. Je me suis dit : « Tiens, quelque chose que je peux faire et que personne d'autre ne fait, parmi les sept milliards d'habitants que compte la planète ! »

En 2008, le National Museum of language avait ouvert à Washington. Il a fermé depuis car déficitaire, mais poursuit son activité en ligne. Il faut dire que les musées anglo-saxons ont une tradition de gratuité. Il y a le musée linguistique Goethe en Allemagne, le musée de Sao Paulo sur les langues indigènes, et d'autres encore. En tous cas, aucun d'entre eux n'a la vision globale cultivée ici.

Avec une équipe nous avons créé les installations : un ami qui agence des appartements nous a aidés pour les constructions-récupérations, une personne a créé les contenus sur chaque ordinateur. Nous avons eu un spécialiste informatique, des stagiaires. Je suis moi-même présent les week-ends pour minimiser les coûts.

Nous avons organisé des ateliers pour les écoles, nous accueillons des soirées-débats sur différents thèmes : « Qui sont les hyper-polyglottes ? » ; « L'étymologie des noms d'animaux » ; « Parler en paix » avec des cours d'arabe et d'hébreu, deux langues sœurs ; « Nouvelles technologies et linguistique ». En juin, nous avons accueilli **David Crystal**, célèbre linguiste britannique, auteur de nombreux ouvrages de référence, dont une encyclopédie qui a largement inspiré la création du musée Mundolingua. Nous avons le projet d'organiser une soirée participative, où chacun apporte un proverbe dans sa langue, pour le plaisir de cheminer ensemble sur la trace des symboles, des variantes d'une langue à l'autre.

Question : comment fait-on vivre un tel lieu ?

Vous aurez compris que le musée n'a pas été créé dans un but strictement lucratif. Pour autant, nous cherchons en permanence des moyens d'augmenter la fréquentation pour couvrir les coûts. J'ai cinq orientations de marketing : les touristes (français et internationaux, provinciaux) ; les écoles et les universités (j'ai conclu un partenariat avec la Sorbonne Paris IV qui permet à ses étudiants de fréquenter le musée), l'Alliance Française ; les associations de seniors ; les Parisiens à qui je propose une activité de loisir différente.

Le local est également proposé à la location pour l'organisation d'événements dans ce cadre magnifique, en plein quartier latin.

Question : vous qui avez tant créé, comment définissez-vous la réussite ?

Je considère qu'on est sur terre pour engendrer une progéniture, s'amuser et être utile aux autres. Avoir réussi, c'est se retourner un jour et se dire « j'ai créé ceci et je me suis bien amusé ».

Ce qui me fascine, c'est créer – je ne suis pas perfectionniste. Du coup, je m'entoure d'une équipe de gens dont je sais qu'ils réaliseront parfaitement la mise en forme de certaines de mes idées. Je suis une forme de « Jack of all trades, master of none », expression qui comporte au moins deux facettes : celui qui a plusieurs cordes à son arc, avec pour risque « qui trop embrasse mal étreint ».

Question : les langues sont une matière vivante qui évolue. Comment votre musée représente-t-il cette évolution ?

Nous avons un sujet intitulé « l'évolution de l'évolution ». Les langues ont évolué pendant des millénaires, au gré des brassages engendrés par les déplacements des populations. Avec les grands voyageurs et commerçants comme Marco Polo, les interactions s'accroissent. Au XXI^e siècle, les nouvelles technologies et la mondialisation véhiculent les mots à la vitesse de la lumière. Mais d'une autre façon, elles contribuent à fixer des standards qui s'imposent partout dans le monde, au détriment de particularités locales. À notre époque, on considère qu'une langue disparaît chaque mois, et malheureusement, il en disparaît plus qu'il ne s'en crée.



Parce que je suis très sensible à ce thème, j'ai voulu rendre hommage cette année à un linguiste génial qui a ressuscité la langue de l'île de Man dans les années 2000, après la disparition en 1974 de son dernier locuteur. Brian Stowell a suscité l'envie d'un certain nombre de personnes de s'approprier cette langue. Aujourd'hui, elle compte 1 500 locuteurs. Pour cinquante d'entre eux, c'est leur langue maternelle - c'est-à-dire qu'ils l'ont reçue de leurs parents. Ce n'est plus une construction intellectuelle, c'est devenu la vraie vie, une matière vivante qui s'auto-entretient comme une plante vivace.

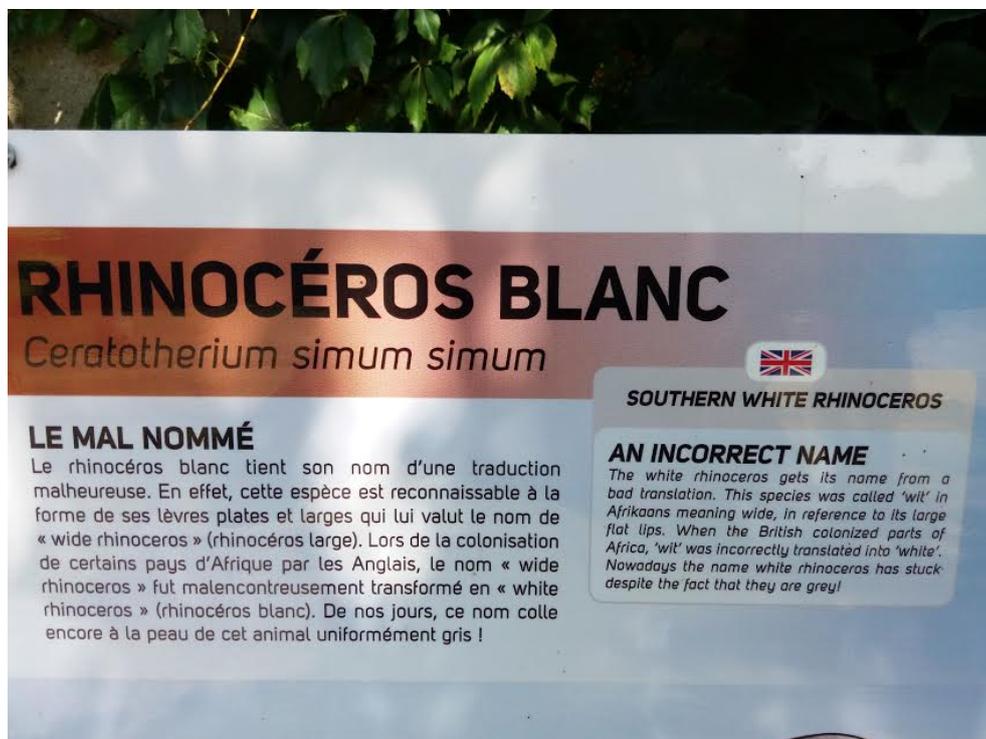
Forte symbolique de la transmission réinventée, tant pour Mark à qui ses parents n'ont pas transmis leur langue ancestrale, que pour la vie des langues en général. Et parce qu'aux yeux de Mark, la connaissance passe par tous les sens, il nourrit le projet d'organiser une visite de l'île de Man pour aller toucher du doigt ce phénomène rare de renaissance.

Alors pour emboîter le pas à Mark et lui mettre du baume au cœur, nous vous proposons de conjurer son pessimisme sur la déperdition des spécificités linguistiques et culturelles. Nous lançons un appel à qui chérit sa langue : venez palabrer sous l'arbre de Mark au musée Mundolingua, inscrivez-vous sur le site de façon à être informé des événements originaux concoctés par lui comme autant de recettes de convivialité et de bonheur partagé !

Interview réalisée par Lucile Gubler (T 1985)

Pour ceux qui n'ont pas pu bénéficier des visites guidées à tarif préférentiel organisées par l'AAE ESIT au printemps dernier, nous en prévoyons d'autres : l'information sera diffusée sur les réseaux sociaux et sur le site de l'association.

FOUND IN TRANSLATION: QUAND LES MOTS VOYAGENT MAL...



Quand une journée au Zoo parc de Beauval, dans la vallée de la Loire, peut être une bonne occasion de découvrir les « méfaits » de la traduction... Du moins, si l'on en croit le panneau explicatif d'un des enclos.

Débora Farji-Haguet (T 1992)

LES ANCIENS AU QUOTIDIEN : SPÉCIAL LANGUE DES SIGNES FRANÇAISE

Tribulations d'une chercheuse - interprète en langue des signes

Il suffira d'un signe !

Être interprète français / langue des signes française, c'est se retrouver dans un cabinet d'urologie le matin et au Cabinet du Ministre des affaires étrangères l'après-midi. Nous pouvons traduire chez Bricorama® et filer à l'université pour un cours de master de mathématiques appliquées dans la même journée.

Être interprète en langue des signes, c'est la cohabitation de ses deux langues de travail dans le même pays, c'est une double culture dans la vie quotidienne. Nous faisons partie de deux communautés linguistiques et culturelles, une majoritaire et une minoritaire. Nous passons de l'une à l'autre naturellement et régulièrement ; elles vivent dans le même pays, cohabitent et se nourrissent l'une de l'autre mais restent pourtant très différentes.

Nous devons faire face, comme les autres interprètes, à l'impact historique et culturel des années passées sur la communauté d'aujourd'hui, nous sommes parfois ennemis, parfois amis de cette double culture. Malgré tout, nous sommes ambassadeurs de la communauté sourde, à nos dépens parfois.

Comment la langue des signes, leur langue, leur culture est-elle visible aux yeux de la société ? Majoritairement par les interprètes. Sur scène, à la télévision, en réunion ; nous sommes les plus visibles. La langue des signes est la seconde langue de France, utilisée par 600 000 personnes sourdes¹ environ. Nous sommes environ 600 interprètes en LSF aujourd'hui contre 400 en 2012².

À la différence de nos collègues en langues vocales, nous intervenons autant en situation de liaison qu'en situation de conférence. Nous sommes utiles lors de rendez-vous particuliers, de formations professionnelles, de réunion, mais aussi dans le scolaire et l'enseignement supérieur. Nous travaillons aussi en conférence, en meetings politiques etc.

Alors, que sommes-nous, interprète communautaire ou interprète de conférence ?

Les deux ! Car malheureusement, même si nous avons fait cinq ans d'études d'interprète de conférence, notre métier n'est pas encore valorisé à sa juste valeur. La surdité étant un handicap, c'est le domaine social qui prend en charge les frais de traduction la plupart du temps. Pourtant, les personnes sourdes revendiquent leur différence plutôt que leur handicap : elles ont simplement besoin d'une autre langue pour communiquer. Dans ce cas de figure, nous intervenons simplement comme interprète, et en aucun cas comme aide sociale ou éducateur spécialisé. Pourtant, notre rémunération reste encore et toujours au niveau des grilles des travailleurs sociaux.

Mais c'est cette dualité qui rend le métier incroyable : nous pouvons être utiles à l'hôpital, lors d'un entretien d'embauche, lors des premiers pas d'un enfant en crèche, mais aussi à l'international dans des séminaires ou colloques bilingues. Nous traduisons des meetings politiques, des débats à l'Assemblée Nationale, des discours présidentiels, mais aussi des rendez-vous amoureux et des tournages de films.

Les spécificités de la langue ne la rendent pas plus difficile à appréhender en traduction, mais elles font du corps de l'interprète le principal média pour la transmission du message. En conférence, nous ne sommes pas comme nos collègues au fond de la salle pour voir ce qui s'y passe, mais au contraire au centre de l'action pour que les personnes sourdes aient toute l'image de l'événement. Dans leur champ de vision, elles doivent avoir l'interprète et l'orateur.

Dans l'image ci-après, à une conférence internationale, nous étions cinq interprètes sur scène et deux en cabine ! L'orateur paraît presque minoritaire.



Langue des signes française, langue des signes congolaise, sud-africaine, centrale, signes internationaux, anglais, français (en cabine).

C'est pour toutes ces raisons que nous faisons un métier formidable, il y aurait encore tant de choses à dire !

J'espère vous avoir brossé un tableau alléchant de notre métier, et si vous voulez en savoir plus, je suis à votre disposition.

¹ Rapport INPES, « Le rapport a la santé des personnes sourdes, malentendantes ou ayant des troubles de l'audition : résultats d'une étude qualitative » - 2012

² Source : *Le Parisien* - l'Étudiant, fiche de 2012 - <http://etudiant.aujourd'hui.fr/etudiant/info/fiche-metier-interprete-enlangue-des-signes.html>

Florine Archambeaud (I LSF 2014)

À LIRE : *Les mots qu'on ne me dit pas de Véronique Poulain**

Ce témoignage se lit comme un One-Woman show : les chapitres courts, souvent très drôles, croquent sur le vif des saynètes de la vie quotidienne avec acuité et une grande sensibilité. La vie ? Celle de Véronique, née de parents sourds-muets. Fillette, adolescente, puis jeune adulte qui entend et parle comme vous et moi, elle grandit, très entourée mais dans « un certain silence », un silence habité par les mots qu'on ne lui dit pas.

« Je suis bilingue. Deux cultures m'habitent.

Le jour : le mot, la parole, la musique. Le bruit.

Le soir : le signe, la communication non verbale, l'expression corporelle, le regard. Un certain silence.

Cabotage entre deux mondes.

Le mot.

Le geste.

Deux langues.

Deux cultures.

Deux 'pays' . »



Véronique Poulain enchaîne les souvenirs, nous décrit les sentiments souvent contradictoires qui l'habitent, vis-à-vis de ses parents et des « entendants » qui, trop souvent, ne les voient que comme des handicapés...

Comment faire pour attirer l'attention d'un sourd-muet qui vous tourne le dos ? Comment faire enfin comprendre à sa mère qu'on ne peut pas conduire et prêter attention à ses bavardages quand, assise côté passager, elle se lance dans de longs discours en langue des signes ? Comment se fait-il qu'en langue des signes, François Hollande ait changé de nom quand il est devenu Président de la République ? Voilà tout ce que l'on découvre au fil des pages.

Mais on apprend aussi qu'un monde de libertés inespérées s'ouvre à vous si vous avez des parents sourds-muets : il devient possible, le soir, dès qu'ils sont couchés, de sauter sur son lit dans le noir avec son cousin, de faire rentrer des amis en douce pour passer quelques heures ensemble à l'insu des adultes. Rentrer à la maison et balancer une insulte à ses parents en tout impunité... quel adolescent n'en a pas rêvé ? Véronique Poulain l'a fait devant quelques amis qui n'en revenaient pas !

Ce récit fait aussi l'effet d'un séjour linguistique : pour un peu, on aurait l'impression d' 'entendre' la langue des signes, que Véronique Poulain nous décrit et même nous 'traduit' en mots simples, directs, percutants. À la lire, on comprend quels malentendus, souvent comiques, peuvent surgir au détour d'une phrase.

« Dans la langue de mes parents, il n'y a pas de métaphores, pas d'articles, pas de conjugaisons, peu d'adverbes, pas de proverbes, maximes, dictons. Pas de jeux de mots. Pas d'implicite. Pas de sous-entendus. Déjà qu'ils n'entendent pas, comment voulez-vous qu'ils sous-entendent ? »

Et pourtant, il existe bien un humour propre à la communauté sourde. Véronique Poulain en sait quelque chose : elle est la nièce de **Guy Bouchaveau**, humoriste sourd de renommée internationale et premier président de l'Académie de la langue des signes française en 1979, qui a disparu en février 2016.

Virginie Buhl (M2R 2015)

* Paru en 2014 chez Stock, *Les mots qu'on ne me dit pas* est désormais disponible au Livre de Poche.

LA LANGUE DES SIGNES ET LES BÉBÉS

Il y a quelques temps, au détour d'un documentaire, j'apprenais qu'en signant naturellement à la maison avec leurs enfants depuis leur naissance, les parents sourds voyaient ceux-ci capables de s'exprimer dès l'âge de six mois dans une langue des signes simplifiée. Le phénomène, qui n'a pas manqué d'intéresser scientifiques et parents, a fait naître tout récemment en France un courant nouveau : des parents entendants apprennent des rudiments de langue des signes française (LSF), qu'ils enseignent à leur tour à leurs bébés pour leur permettre de s'exprimer par des gestes avant l'acquisition du langage oral.*

Ainsi, Melanie (T 2015) est entendante. Elle habite Toulouse avec sa compagne Alice, sourde, mère biologique d'Alexandre (lui-même entendant) qu'elles élèvent ensemble depuis sa naissance. Alice est d'une génération où les sourds étaient fortement encouragés à oraliser. Jusque dans les années 1980, en France, la langue des signes est proscrite, la position officielle étant que les sourds doivent s'intégrer à la société des entendants en apprenant à lire sur les lèvres et à parler, alors même qu'ils n'entendent pas les sons produits. Ainsi, la langue maternelle d'Alice est le français. Cette méthode dite oraliste demande des années de travail patient et difficile. En effet, l'appareillage ne permet toujours de récupérer un pourcentage d'audition satisfaisant, et il doit être associé à la lecture labiale, qui ne permet de comprendre qu'environ 40 % du message, ce qui suppose de déduire les 60 % restants du contexte, au prix d'un effort intellectuel supplémentaire, complexe et contraignant.

*Signer = communiquer en langue des signes.

Il est très difficile de produire le son juste sans retour auditif, sans compter que cette méthode ne permet de communiquer que dans le cadre d'une conversation en face-à-face, dans de bonnes conditions d'éclairage. Elle exclut la participation à des conversations ou réunions impliquant plus de deux personnes, où les interventions et tours de paroles sont forcément imprévisibles. Alice a donc aussi appris la LSF, qui lui a par ailleurs permis de s'intégrer à la communauté sourde. Elle est aujourd'hui traductrice de cette langue vers le français écrit, et inversement. Chez elle, elle s'exprime en français et en LSF, mais avec l'âge, elle se tourne plus volontiers vers la communication en langue des signes, qui la fatigue moins vite. Melanie, elle, est de langue maternelle allemande, mais vit en France depuis de nombreuses années et maîtrise parfaitement le français. Elle a appris la LSF alors qu'elle travaillait dans une entreprise toulousaine qui proposait ses services à un public sourd et malentendant et dont les effectifs étaient pour moitié composés de sourds. Elle utilise donc le français et la LSF avec Alice, et s'exprime aussi en langue des signes avec leurs amis sourds.

Lorsque le petit Alexandre est arrivé, elles lui ont naturellement transmis ces deux langues. Dès l'âge de six mois, il produisait ses premiers signes, se montrant rapidement capable d'exprimer des besoins et notions élémentaires : maman, chat, biberon, faim, soif, chaud, froid, pipi, bobo, etc. Melanie et Alice lui signaient le vocabulaire simple en répétant le mot correspondant à voix haute. Une affiche illustrée, placée sur la porte du réfrigérateur à hauteur de l'enfant, qui rampait encore, récapitulait les mots appris dans les deux langues et servait aussi de support à l'apprentissage, auquel un quart d'heure était consacré chaque jour, sous forme de jeu. Très vite, Melanie et Alice ont pu constater combien la pratique de la LSF était utile à la famille. Alexandre pouvait exprimer ses besoins et ses émotions, il était moins frustré et, par ricochet, elles aussi. Finis les incompréhensions, les cris, les pleurs et les énervements inutiles.

Alexandre pratiquait en outre la LSF avec son père, associé dès le départ au projet coparental dans le cadre d'une garde partagée. Bien qu'entendant, celui-ci avait appris la langue des signes pendant son service civil qu'il avait choisi de faire dans une structure favorisant l'accès des sourds à l'information. À cet égard, la France est cependant très en retard par rapport à d'autres pays comme la Suède, le Danemark ou les États-Unis : ce n'est qu'en 2005 que la LSF a été reconnue comme langue à part entière, et elle n'est encore parlée que par 100 000 sourds (sur 3 millions). Seulement 15 écoles françaises dispensent leurs cours en langue des signes. Aux États-Unis, à l'inverse, la langue des signes américaine est la troisième langue nationale. Tous les contenus sont systématiquement sous-titrés, les interprètes sont partout, et il existe des universités pour les sourds. Et puis là-bas, les entendants ont vite compris l'intérêt de la « communication gestuelle associée à la parole » avec leurs bébés. D'autant que des chercheurs auraient montré que l'apprentissage précoce de la communication gestuelle faisait augmenter le QI des enfants, ce qui n'a pas manqué d'intéresser les parents américains, souvent en quête de performance.



La performance, si elle n'est pas théâtrale, **n'est pas ce que recherche Sophie d'Olce** qui enseigne aujourd'hui la langue des signes pour bébés. Comédienne issue du cours Florent et de l'école d'art dramatique Claude Mathieu, convaincue de parentalité positive et d'éducation bienveillante, elle crée en 2011 la Compagnie Maya, où elle propose des cours de théâtre et autres ateliers d'éveil artistique aux enfants. Petite, elle a découvert avec fascination le monde des sourds, qui n'est pas du tout le sien, à la lecture de *La Vie silencieuse* de Marianna Ucrìa, de Dacia Maraini – ce qui la conduit bien des années plus tard à suivre, à l'International Visual Theatre (IVT), une formation en LSF qui amorcera un véritable tournant dans sa vie professionnelle. Lieu unique à Paris, l'IVT est une scène où l'on s'exprime en langue des signes et qui s'adresse aux sourds comme aux entendants. Fondée en 1976, elle est aujourd'hui dirigée par la comédienne sourde **Emmanuelle Laborit**, révélée au grand public en 1993 par son interprétation de la pièce *Les enfants du silence*, qui lui vaut le premier Molière jamais attribué à un comédien professionnel sourd.

C'est là que Sophie a appris la langue des signes, qui a enrichi sa pratique du théâtre par un rapport nouveau au corps, au geste et à la physicalité. Elle commence alors à monter des projets avec des comédiens sourds, qu'elle fait aussi intervenir dans ses ateliers pour enfants. Devenue maman elle-même, elle essaie patiemment de reproduire les signes qu'elle connaît à l'intention de son jeune fils, confiante dans les bénéfices qu'il pourrait retirer s'il parvenait lui aussi à s'exprimer de cette façon. Et puis un beau jour, à l'âge de huit mois, il signe son premier mot, « musique », bientôt suivi d'une dizaine d'autres en l'espace d'une semaine. Le papa, qui regardait jusque-là les efforts de Sophie d'un œil attendri mais dubitatif, constate que « ça marche » et devient le premier à vouloir convaincre son entourage. Sophie suit auprès de Signes2mains une formation spécialisée de « communication gestuelle associée à la parole » pour la petite enfance, et propose au grand public de l'est parisien, depuis le printemps 2016, des ateliers « Signes avec bébé – communication gestuelle et éveil corporel » à l'intention des jeunes parents et de leurs enfants de 0 à 3 ans.

Et les retours positifs sont nombreux. Certains parents se contentent d'apprendre de petites comptines chantées et mimées par lesquelles ils focalisent l'attention de l'enfant et créent un moment de complicité par le jeu. D'autres sont très assidus et finissent par observer tout naturellement les mêmes résultats que les parents sourds. Certains viennent même en famille, avec les frères et sœurs, la nounou, la grand-mère, et tout le monde s'y met, ce qui favorise l'apprentissage, ainsi que des échanges et une complicité renforcés au sein de la famille. Sophie me raconte par exemple que le matin, son fils et elle pouvaient continuer à se parler par gestes à travers la vitre de la crèche une fois l'enfant à l'intérieur. Un jour, elle a reçu un message d'une maman qui lui demandait son aide pour comprendre sa propre fille qui, à son grand étonnement, avait appris toute seule à communiquer par gestes, simplement au contact du fils de Sophie ! Les perspectives ouvertes aux parents et aux bébés entendants par l'enseignement de quelques notions de LSF sont immenses – pour la communication au sein des familles, avec les assistantes maternelles et autres personnels éducatifs, entre les enfants eux-mêmes, et on l'espère aussi, entre entendants et sourds.

La communication gestuelle étant associée à la parole, l'enfant acquiert avec encore plus de facilité le langage oral, une fois son larynx complètement formé (vers l'âge de deux ans et demi). Ainsi, notre petit Alexandre : on aurait pu s'imaginer que le fait de pouvoir s'exprimer si jeune en langue des signes lui ôte potentiellement la nécessité d'apprendre, dans un second temps, à parler – ce fut tout le contraire. L'acquisition du langage oral a suivi son cours naturel (mis en évidence par les travaux en sciences cognitives de Jung et Adler, entre autres). Aujourd'hui, Alexandre a sept ans. Il préfère nettement recourir au français plutôt qu'à la LSF, qui lui a servi quand il ne pouvait pas encore parler mais qu'il n'utilise plus, en toute logique, qu'avec les sourds. Ses professeurs remarquent tous ses facilités en classe. Il lit et s'exprime globalement mieux que ses camarades, et parle en français même avec sa mère. Il a néanmoins conservé avec elle un langage secret : l'expression et la lecture labiale... Les enfants ne finiront donc jamais de nous étonner.

Sarah Py-Noack (T 2006)

Le conseil de l'AAE-ESIT

Président
Aboubekeur ZINEDDINE
tradzine.contact@gmail.com

Secrétaire adjointe
Mathilde BLANVILLAIN
mathilde.blanvillain@gmail.com

Vice-président
Jean-Baptiste RAUCY
jb.raucy@gmail.com

Trésorier
Amir REFFADA
refada_amir@hotmail.fr

Secrétaire
Colin BONTEMS
cbontems@hotmail.com

Trésorier adjoint
Jean-Baptiste RAUCY
jb.raucy@gmail.com

Les aides hors conseil

Véronique BECK, Élodie CAVELIER, Laure COHORT, Danielle CONGE, Sandrine DÉTIENNE, Sylvie ESCAT, Émilie FLINÉ, Marie-Christine GUYON, Daniel JVIRBLIS, Niamh O'BRIEN, Ariane PINGUET.

Les commissions

MDT TRADUCTEURS
SALARIÉS
mdttraducteurs@aaeesit.com
Ivan CHAPERON
Camilo BONILLA
Jean-Baptiste RAUCY

MDT INTERPRÈTES
mdtinterpretes@aaeesit.com
Marie BRINGAND-VOVAN
Véronique BECK
Daniel JVIRBLIS
Rita OSTA

COMMUNICATION
promotion@aaeesit.com
Lucile GUBLER
Ivan CHAPERON
Amir REFFADA
Aboubekeur ZINEDDINE
Élodie CAVELIER
Sandrine DETIENNE
Niamh O'BRIEN

MDT TRADUCTEURS
INDÉPENDANTS
mdttraducteurs@aaeesit.com
Julia BARUCHEL
Sabine ANSCHÜTZ
Mathilde BLANVILLAIN
Colin BONTEMS

INFORMATIQUE
informatique@aaeesit.com
Sarah PY-NOACK
Sabine ANSCHÜTZ
Jean-Baptiste RAUCY

PARRAINAGE
parrainage@aaeesit.com
Rita OSTA

BULLETIN
bulletin@aaeesit.com
Virginie BUHL
Lucile GUBLER
Sarah PY-NOACK

À vos souris !

Nous vous invitons à compléter votre fiche « profil » sur le site de l'AAE-ESIT : elle pourra intéresser un autre membre ou un client extérieur, qui vous contactera. Notre association a pour objet de véhiculer les informations utiles à notre profession, de vous offrir une certaine visibilité, et de faire vivre notre communauté ; alors, à vos souris : quelques minutes de votre temps vous permettront de belles connections !